

unes attestent l'orgueil et les autres l'humilité; les uns sont une révolte, les autres une soumission. Grandeurs et simplicités de la vie n'ont-elles pas leurs revers par delà la tombe?

J'aime beaucoup ces petites croix de bois du cimetière de la Jeune-Lorette, je m'y attache par leur fragilité même. Elles luttent contre des ronces, des brins d'herbe, bien sûres à l'avance d'être vaincues, de succomber dans leur mission de gardiennes d'un souvenir, mais bien sûres aussi que le souvenir qu'elles rappellent sera éteint dans les cœurs longtemps avant leur enfoncement. Je préfère de beaucoup ces croix aux pompes édifices destinés à immortaliser nos gloires et qui proclament plutôt la faiblesse de nos forces, le néant de nos grandeurs.

Le Temps est un comptable sans pitié: il a contre nous la possession absolue de notre domaine, la terre, dont nous ne sommes que les habitants—non les propriétaires, encore moins les rois, comme on l'a dit; il a de plus les vents, les tempêtes, les douleurs, les pestes, nos faiblesses, les guerres, les commotions souterraines du globe, l'humidité, la gelée, la végétation et le ver, le ver surtout! Qui se vantera d'un monument devant le ver? Aussi, devrions-nous établir de suite notre bilan d'affaires avec l'Eternité, où notre foi, notre conscience et nos œuvres rentrent en ligne de compte devant le Suprême Apurateur. C'est pourquoi, je le répète, les petites croix du cimetière de Lorette, perdues dans les herbes, me font plaisir à voir: elles me donnent à la fois raison de la vie et de la mort, de la vie, en ce qu'elles n'exaltent pas outre mesure l'affection humaine; de la mort: en ce qu'elles se mêlent volontiers à l'oubli de noms d'hommes morts, enfouis, qu'elles ont rappelés aux prières de parents et d'amis survivants, aussi longtemps qu'ils nous fallait leur aider à s'acheminer vers le ciel. Consolantes raisons qui nous restent! Ces humbles Hurons qu'elles nous rappelaient, sont donc maintenant couronnés, puisqu'elles ne nous tendent plus leurs bras en deuil demandant nos prières. Qui nous dit que notre gloire, notre vanité historique, perpétuée par les livres, par le bronze, par le marbre, n'est pas un péché du temps contre l'éternité, que nos prétendus glorieux expient outre-tombe? Ah! soyons donc humbles, afin de disparaître vite avec nos croix sous les herbes du plus humble des cimetières!

* *

Nous avons maintenant le cadre: en quelques rapides coups de crayon, logeons-y la silhouette de notre brave tribu. Eh! la voici!

C'est par un jour de semaine; il y a besogne à faire, forte et pressante besogne même. Chacun est au travail. Des commandes de dix, de vingt, de trente mille paires de souliers noirs, moccassins brodés, ne sont-elles pas venues de Québec, de Montréal, de Kingston, Toronto, d'ailleurs encore? Allons-y franchement: c'est l'heure de la moisson, jouons des bras au profit de l'estomac. Mais il faut bien que la tête aussi s'en mêle. La tête, pendant de longues années, s'est nommée Picard, Vincent, Paul, mais aujourd'hui, elle fait place volontiers à Vincent, Gros-Louis, Sioui, Gaspard, sans envie, sans jalousie d'aucun endroit. M. Paul ne s'occupe plus que de loin en loin d'affaires commerciales. Après avoir ouvert la voie avec son père et Philippe, il abandonne volontiers à d'autres le soin de la prolonger, de se faire valoir; aussi heureux de leurs succès que s'ils étaient les siens propres, et triste autant qu'eux lorsque la chance fait défaut.

Au temps des vacances de nos enfants d'école, vous nous arrivez de Québec par le grand chemin qu'on nomme le *chemin du roi*, en dépit de la 42^{ème} de notre reine Victoria (hommage à la loi Salique), et vous débouchez devant la chapelle par la seule rue qui mérite ce nom dans le village, aboutissant à l'avenue de M. Paul. Vous êtes chez vous, messieurs, qui que vous soyez, du moment que vous êtes de galants hommes; du moment que vous

suivez l'avis de Montesquieu, comportant: *qu'il n'y a pas de sottises chez soi.*

Voici des *gamins*, que nous respectons du nom d'*enfants*, ici, des gamins, toute une troupe, allant de huit à douze ans, qui s'inclinent poliment devant votre carrosse, menaçants devant votre générosité, parce qu'ils sont sous des armes de concours, *l'arc et les flèches*. Hier, ils maniaient la plume, à l'école, sous l'habile et la maternelle direction de Mlle Dubu: aujourd'hui, ils ajustent leur plume à une flèche de bon bois, pour votre plaisir, rien de plus—sauf ce que le cœur vous en dira. Voyez-les bien, s'il vous plaît! De plus alertes, de plus vifs, de plus gais, de plus aimants en toute odeur de franchise, de plus francs dans l'œil, en avez-vous vu souvent! Je vous dis non! d'avance, et pour vous. Oh! par exemple, ils sont vêtus bien simplement, à la façon de la plupart des petits Canadiens-français à la campagne: de pantalons et chemises de flanelle, quelques-uns sont sans souliers: tous ne sont pas riches, mais de plus polis, de plus gentils se rencontrent rarement dans nos paroisses.

Derrière ces petits, viennent les petites du même âge, accourues des quatre coins de la bourgade avec une tâche grossière à la main, une garniture abandonnée à l'apprentissage, par des mères prudentes qui les dirigent doucement vers l'art. En passant le temps, la main à l'aiguille, ces gaillardes aux yeux noirs, aux cheveux à tous crins, applaudissent de joyeux rires, qui dérangent leurs broches, aux exploits des gars, exactement comme cela se fait chez les autres nations honnêtes. Sans qu'elles s'en doutent, elles logent ainsi leur petit cœur longtemps à l'avance; et je voudrais bien que M. Zola, l'auteur de *l'Assommoir*, verrait, dans dix ans d'hui, comme ces petits cœurs sont mieux logés à Lorette que tant de cœurs qu'il a si mal logés à Paris. Je lui en veux de son talent, à celui-là, parce qu'il gâte le monde en ne le représentant qu'à Paris, et dans le pire monde possible. Qu'il garde tout son talent, soit! mais qu'il ouvre plus grands ses yeux, de grâce! Puisqu'il est aussi honnête homme qu'on le dit être, qu'il vienne se soulager un peu chez nous de sa débauche d'encre fétide que *l'Assommoir* répand à longs traits sur nous. Il étouffe là-bas, nous lui offrons de l'air, et du grand et du pur, ici: qu'il y vienne! (1)

A quinze pas de la chapelle, par le nord de la grand'route, cinq ou six mégissiers râclent des peaux à tour de bras. Sur un carré, reposant sur quatre fourches de hauteur, à main d'homme, se dressent quatre perches formant séchoir. Cinq ou sept peaux y sont étendues par leur longueur, des peaux d'original, de buffaloe, de caribou, de vaches, de taures, râclées et revauchées, roulées, rabattues, au taillant mortifié de la plane, retrempees, savonnées, ravagées au baquet, au seau, au tonneau, à la rivière, sous un œil vif et des mains connaisseur; des peaux bien élevées en un mot, des peaux qui sont de leur état, qui se prévoient de loin, destinées au soulier, à la raquette, aux cordons, aux *tobagnons*, qui vont aller pourrir au lac *Témiscaming*, à la rivière *Trent*, en haut du *Saint-Maurice*, ailleurs peut-être, sous les pieds, qui, d'un bûcheron? qui, d'un chasseur? qui, d'un trappeur? qui, d'un arpenteur? qui, d'un beau de la plateforme Frontenac? qui, d'un marquis, d'un duc, d'un prince, d'un comte? (qui passent de temps à autre, oiseaux d'un plumage parmi nous peu estimés), qui, d'un millionnaire? Arrêtons-là leur destin jusqu'à nouvel ordre, ordre qui ne dépendra, bien sûr, pas de nous: car, nous croyons quand même au million!

Francis est le *boss*, le chef du premier chantier en plan, du côté du village; mais vous n'avez qu'à porter la vue de l'autre côté de la rivière, par pleine face, pour apercevoir l'atelier de mégie de Philippe

(1) Hors d'œuvre! pourra-t-on dire: mais non, car le *Courrier des Etats Unis*, fort répandu au Canada, a donné à ce roman une expansion regrettable. Il nous faut protester là contre, dans l'occasion. C'est mon idée du moment, et ma plume est l'humble servante de mon idée. A.

Vincent, un bon, tout aussi bon que Francis. Les ouvriers travaillent des deux côtés au grand air, sûrs de leur main, causant gaiement entre eux, les uns d'affaires, les autres de leurs belles ou de quelque fête prochaine, d'un pique-nique à dix ou vingt têtes, d'une soirée dansante (un projet de brunette), mais, en somme, riant d'ensemble de tous ceux qui passent le pont à pied ou en voiture. Quand on ne rit pas de l'homme, on rit de la femme ou des marmots; à leur défaut restent le cheval, la voiture, le chien qui suit, des parents! que sais-je? mais il faut rire, et l'on rit en travaillant: pourvu qu'on travaille, qu'on ait de quoi faire, on rit toujours à Lorette. Il est vrai qu'on y meurt plutôt jeunes que vieux, plutôt pauvres que riches, mais, après tout, le lot de la mort et des pertes n'en est que plus allégi par ce bon et franc rire. Soyez plus philosophes, si vous savez l'être.

Après avoir fait la peau nette, blanche, l'avoir projetée par *l'étrépage*, les mégissiers passent leur œuvre au *sécheur*, entre les mains de qui elle dure plus ou moins longtemps, suivant les soleils; de chez le *sécheur*, elle arrive solennellement chez le père Elie, le Nestor et le *grand fumigateur* de la tribu.

Une cabane de vingt pieds par quinze, entourée et couverte de planches disjointes par le haut et par les côtés, pour faciliter l'échappée de la fumée; pour plancher, le sol pur sang, et, dispersées sans ordre, cinq ou six moitiés de barils, émergent à six pouces de terre, composent l'appareil du *grand fumigateur*. Cependant, toutes ou presque toutes les peaux repassées à Lorette devront passer par là pour être repassées.

Quelques poignées de bois pourri, du bois choisi par le père Elie, sont jetées au fond de chacun des barils, et on y met le feu que l'on garde couvant discrètement sous flamme. Dès que la fumée s'épaissit, qu'elle monte au nez du soleil, riant dans les fentes du toit, les peaux sont ajustées autour de chaque baril, de manière à se redresser chacune d'elles en forme de cheminées, en se raccrochant au toit par des cordages, et la cabane du père Sioui fume alors si bien, que le soleil en fait la grimace. C'est ainsi!

Après cette opération, il ne reste plus qu'à surveiller les feux, à tourner, replier les peaux, pour leur prêter, en quelques heures, ce merveilleux velouté, caressant à la main, l'odeur de fumée, caressante à l'odorat que chacun leur connaît.

Le père Elie sait son métier, le pratique à bon escient, et, s'il n'est pas riche, c'est que les peaux qu'on lui livre n'ont pas de cheveux comme en la *fortune*: plus que cela, qu'elles n'ont pas même de poils. Sa famille est nombreuse, et il a beaucoup aimé ses enfants. Vous l'entendez dire en plaisantant "que, de son temps, il a mené "joyeuse vie, mais qu'il ne lui en reste "aucun remords. En fumant ses peaux, "il a fumé de bon tabac. Avec du bois "pourri il a fait de l'or, qui peut se vanter "d'autant! Le voilà à quatre-vingts ans, "sa femme aussi, et les enfants, tous des "musiciens, chantent, dansent ou font "danser encore parfois à la maison, plus "remplie de gaieté que de soucis. Que "Dieu l'emporte quand il lui plaira, il ne "se plaindra pas de son sort. Seulement, "une sorte de chose! son mot de rattrape, "d'une idée à l'autre): il aimerait bien, "avant de mourir, voir rendre à sa tribu "la seigneurie de Saint-Gabriel qu'on lui "a indignement enlevée."

Le père Elie vivra cent ans et plus.

AHATSISTARI!

(A suivre.)

LE MONUMENT DE BERRYER

Au moment où la France entière rend hommage au talent et à la vertu du plus grand de ses avocats, Berryer, nous croyons que nos lecteurs aimeront à lire ce qui suit:

Quelle carrière que la vie judiciaire de Berryer! Durant plus d'un demi-siècle et sous les régimes les plus divers, on le vit défendre avec un égal dévouement toutes les causes généreuses et tous les intérêts

opprimés, qu'il s'agit de princes ou d'ouvriers, de puissants ou d'exilés: et, s'il avait une préférence, c'était pour les pauvres gens, dont il refusait l'argent après leur avoir sauvé la vie et l'honneur.

On sait que Berryer a constamment habité, de 1816 à 1868, le même appartement, au rez-de-chaussée du No. 64 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, qu'occupent aujourd'hui les pianos américains de M. Oscar Commettant. Il était là, sans bail, et il y est resté quarante-deux ans sans aucune augmentation de son propriétaire. Exemple rare à citer en passant!

Un jour, une pauvre femme qui tenait une modeste boutique de faïences et de porcelaines dans le voisinage, ayant perdu un procès duquel dépendait tout l'avenir de son petit commerce, vint le trouver et implora son secours. Il l'éconta avec bonté, plaida sa cause en appel, en y mettant tout son cœur, et fut assez heureux pour la gagner. On juge de la joie de la pauvre femme! Elle accourut, avec des larmes dans les yeux, et offrit avec bonheur à celui qui l'avait sauvée le fruit de ses épargnes, 1,000 francs, en s'excusant du fond de l'âme de ne pouvoir offrir davantage. Berryer, très-ému, refusa ce don tout chant; mais la pauvre marchande insistait pour lui témoigner sa reconnaissance: "Eh bien! lui dit-il, vaincu par ses ob-sessions, j'accepte un objet de votre magasin: celui que vous choisirez vous-même!"

La marchande courut chez elle et rapporta un encrier de porcelaine qui pouvait bien valoir quarante sous. Elle avait choisi le plus beau!

L'illustre orateur n'a jamais voulu en avoir d'autre. Il s'en est servi toute sa vie, et nous le voyons encore par le souvenir sur cette petite table-guéridon où il écrivait ses billets et prenait toutes ses notes d'audience en 1845.

Il fut également très-heureux du chef-d'œuvre que lui offrirent les ouvriers charpentiers, et auquel il avait donné une place d'honneur dans le salon d'Angerville, à côté de la vitrine où brillait l'unique et splendide exemplaire des *Oraisons funèbres* de Bossuet, que les ouvriers typographes avaient spécialement composées pour reconnaître sa victorieuse assistance, et qui a été achetée 5,000 francs par M. le duc d'Aumale à la vente de sa bibliothèque.

Bossuet! Berryer a toujours eu pour lui une prédilection particulière, comme pour un ancêtre. Il le relisait sans cesse et savait par cœur ses principales œuvres oratoires; aussi, parfois fondait-il dans le corps de ses plaidoiries des citations du grand orateur chrétien sans que la simplicité de sa propre éloquence pâlit à côté du langage puissant et sobre de l'immortel évêque.

Pendant toute sa vie, il s'est également nourri de Virgile, d'Horace et de La Fontaine, qu'il savait à peu près tous les trois par cœur, et dont il faisait souvent, dans ses discours, les applications les plus heureuses. C'était un classique, et au-dessus des cinq ou six chefs-d'œuvre qu'il avait toujours sous la main pour en alimenter sa pensée, il ne plaçait que *l'Imitation*, sa son âme ardente et agitée aimait à aller chercher le repos.

* *

La première cause célèbre à laquelle fut associé Berryer, est celle du maréchal Ney, où il assista son père. La vérité n'est pas encore entièrement faite sur cet épisode douloureux, et nous avons entendu dix fois affirmer que Louis XVIII ne voulait pas la mort du maréchal, et que c'est la rancune de Wellington et la pression de l'Angleterre qui avaient imposé cette fausse à la Restauration. Berryer ajoutait ce curieux détail: que le maréchal Ney aurait pu être sauvé s'il avait voulu se borner à prononcer, devant la Cour des pairs, les brèves paroles conseillées par la défense, et que lui-même avait écrites sous la dictée de son père, en plaçant le papier dans le chapeau du maréchal, incapable d'y provisionner. Mais le bouillant soldat, qui avait promis de suivre l'avis de ses défenseurs, ne tint aucun compte de la petite